

<p>pas peur de s'intituler 'les femmes et leurs maîtres'. A quand notre libération?</p> <p><i>Bien À Moi</i>, Marie Savard, les éditions de la pleine lune, Montréal, 1979, 80p., \$50.</p> <p><b>Thérèse Dumouchel</b></p> <p>Pièce à un personnage. Des lettres qu'une femme, qui s'appelait <i>Marquise</i> pour son plaisir, s'écrivait à elle-même il y a dix ans. Et qui restent encore aujourd'hui une des paroles les plus libres et les plus hardies que j'aie entendues. Ca n'a ni queue ni tête, dirent-ils en ce temps-là lorsque la pièce fut jouée par Dyne Mouso au Théâtre de Quat'sous. Si tant guerriers qu'ils sont, me souffle la Marquise, il leur faut toujours un taureau à prendre par un bout ou l'autre.</p> <p>Un oeil sur les lieux communs du discours qu'elle découd et faufile à sa guise. L'autre oeil sur leurs comédons, qu'elle nous rend si visibles que même leur crème à barbe n'arriverait pas à les cacher. Et le troisième oeil sur elle-même, mise à distance d'elle-même. La Marquise se voyant vue par eux, s'en parle et en répond dans tous les sens du mot. Se fait l'amour jusqu'à devenir enfin maîtresse d'elle-même</p> <p>Sortie de leur miroir!</p> <p>Intention soutenue de jeu avec les lieux communs du discours et ses divers niveaux sociaux, qui tourne en dérision l'omniprésente parole du Père en y glissant toujours 'l'inessentielle' parole des femmes. Extraordinaire éclat de rire. Ça les a fait tellement rire jaune cette profanation de la statue du Père en chacun d'eux qu'ils ont préféré <i>dire</i> que c'était une bouffonnerie. Quant à cette traversée du miroir des hommes que la Marquise effectue en s'écrivant à elle-même, à peu près personne ne s'en est aperçu, tellement les unes et les autres restaient prises au piège du reflet de son désir à Lui pour Lui en nous toutes.</p> <p>Dans l'avant-propos à sa pièce qui vient d'être éditée, Marie dit de sa Marquise: <i>C'était une féministe qui s'ignorait et heureusement d'ailleurs. Elle se serait sentie bien trop seule à cette époque.</i> Par sa construction, dédoublement du personnage pour mieux se voir telle que vue, par ses jeux d'écriture qui font vaciller ce discours dont le sujet fut toujours mâle, par son sens qui révèle la prise de conscience par la Marquise de son être mystifié, <i>Bien à moi</i> est bien un texte féministe. A ma connaissance le premier, ici du moins. Pour l'histoire de l'écriture des femmes, il fallait absolument que les lettres de la Marquise soient publiées. C'est fait. <i>Nous autres les femmes, notre réalité</i></p>	<p>dépasse notre fiction, dit Marie. Toutes celles qui ont pris le parti d'en rire parce que, dit-elle encore, <i>le rire est subversif</i>, auront bien du plaisir à lire <i>Bien à moi</i>.</p> <p><i>La Vraie Vie des masquées</i>, Le théâtre du remue-ménage, 1979, 87p.</p> <p><b>Lucie Lequin</b></p> <p>Créé en 1977, cette pièce témoigne des ressources créatrices de femmes ordinaires qui ont osé écrire ce qui leur mijotait dans la tête et qu'elles taisaient. A la suite d'un atelier de théâtre donné par le Service des loisirs de la ville de St-Bruno, trois des femmes inscrites décident de poursuivre leur recherche et de dire 'les femmes-bungalows'.</p> <p><i>La Vraie Vie des masquées</i> fait état d'une véritable théâtralité: le décor stylisé, les masques, la musique, les chansons, les poèmes, l'éclairage, les gestes, les chœurs, les monologues sont autant de signes, de langages théâtraux qui démystifient la 'vie de rêve' des femmes de banlieue.</p> <p>Certes, ces femmes d'âge différent reconnaissent leurs avantages matériels, mais plus important, elles disent leur malaise, leur ennui. La télévision, les sorties, l'écriture, les associations ou encore les cours au Cégep ne sont qu'évasion et ne s'attaquent pas à la racine de leur mal: le silence. Seule Nicole, qui suit les cours au Cégep, semble plus conscientisée et surtout, elle est prête à agir. Comment se réveiller avant que 'le ciel [leur/nous] tombe sur la tête!?' Comment se guérir de la folie galopante (mariage, enfants)? Comment trouver sa spécificité?</p> <p>ma face s'efface en d'sous des masques dis-moi donc qui je suis j'le sais pas, j'le sais plus j'pense que j'l'ai jamais su</p> <p>Pour se désennuyer, pour se réunir et surtout pour éprouver leur nouvelle solidarité, quelques voisines décident de monter une pièce. Avant la première, tour à tour, chacune se démasque et fait le point avec elle-même. Réjane dit sa solitude malgré un mari et cinq enfants. A quarante-cinq ans, elle apprend à parler. Louise dénonce la vie à deux: elle refuse d'être la chose de son mari. Francine s'en prend à la vie de famille qui l'épuise. Elle crie son exaspération. Albertine révèle la jalousie qu'elle ressent pour sa fille. Hélène avoue qu'elle a honte de ses parents, honte apprise en étudiant hors de son milieu. Toutes ont exorcisé leur problème et peuvent maintenant danser et apprendre 'à vivre toute</p>	<p>nue, en plein soleil'.</p> <p><i>La Vraie Vie des masquées</i> n'est pas un texte révolutionnaire. Les thèmes traités ne sont pas nouveaux. Pourtant, cette pièce écrite et jouée par des femmes sans expérience théâtrale est une oeuvre intéressante: ces femmes de banlieue disent selon leur vécu des problèmes partagés avec un grand nombre de femmes. Elles osent parler, écrire et jouer. Voilà un exemple à suivre.</p> <p><i>Les Femmes dans la société marchande</i>, Andrée Michel, collection Sociologie d'aujourd'hui, PUF, Paris, 1978, 198p.</p> <p><b>Solange Boucher Guérin</b></p> <p><i>Ma mère travaille pas. C'est pas de sa faute; . . . a trop d'ouvrage.</i></p> <p>Yvon Deschamps</p> <p>Cette boutade fait rire en soulignant deux contradictions. En réalité on dit: ma mère ne travaille pas pour un salaire: elle est chargée de bien trop de tâches non payées qui lui sont laissées par sa famille. Bien sûr, on ne peut lui reprocher de ne pas gagner d'argent. Elle n'est pas responsable de ce qui lui arrive. Mais exprimé clairement, c'est moins comique.</p> <p>La voix populaire dénonçait le problème d'injustice sociale le mieux dissimulé, celui qui naît du fait que la production (matérielle ou non) de l'activité des femmes dans leur foyer est <i>rendue invisible</i> ou occultée.</p> <p>Dans notre société marchande, c'est l'argent qui est le symbole de l'échange et de tout ce qui a de la valeur, matérielle ou non. Ainsi, tout travail a son prix: autant le spectacle, le poème que le travail au tricot. Mais pour le travail de la femme dans son foyer, tout se passe comme si la société l'exploitait sans s'en apercevoir. On semble considérer que son travail ménager compense juste le gîte, le couvert et le droit à une vie décente.</p> <p>Le livre d'Andrée Michel démontre que la femme est toujours en retard d'au moins une époque. 'L'époque théologique, décréta qu'elle n'avait pas d'âme à une période où l'âme primait le corps. Plus tard, quand l'homme découvrit son corps, on le refusa à la femme en créant (pour chacun des sexes) une double morale sexuelle. Maintenant que les valeurs productives dominant, on refuse aux services domestiques des femmes, une valeur de production et l'équivalent monétaire qui la signifie vis-à-vis de la communauté.'</p>
--	---	---